

RESP: jaqmin.labarre.lacroix.malaise**WANNEER PIT ... PIT ... ?**

Mon récit est une histoire de famille, celle de trois garçons d'Ernage, dont deux avaient pour nom Robert, mon frère, décédé le 29 mai 1964 à l'âge de 35 ans, Louis BOUVIER qui vient de nous quitter, âgé de 57 ans et moi-même.

Tous trois avons vécu ensemble, dans le milieu familial une enfance et une prime jeunesse dorées.

La mort récente de Louis, prématurée surtout, ainsi que le fut bien davantage celle de mon frère, ravive en moi tant de souvenirs lointains et leur poids m'est si lourd, que j'en ai le coeur rempli à la fois, et d'une profonde tristesse, et du désir de raviver par écrit, pour qu'ils témoignent ces souvenirs âgés d'un demi siècle.

Certes, mon frère et Louis ayant quitté Ernage après leur mariage, leur histoire, dans l'R-NA-JOIE, n'a-t-elle pas les mérites qui constituent la motivation de notre petit bulletin, relatif essentiellement à la vie à Ernage.

Qu'à cela ne tienne, il y a, d'une part, fort heureusement belle lurette que l'R-NA-JOIE a franchi les frontières de notre village. Robert et Louis, d'autre part, avaient conservé à Ernage des racines profondes.

Louis surtout, plus récemment, bien qu'habitant Gembloux, était resté ernageois du fond de l'âme.

Auprès des nombreux habitants d'Ernage qui eurent recours à ses services, il faisait preuve d'une compétence professionnelle et d'une serviabilité remarquables toujours nimbées de cet air gouailleur qui lui était propre, faisait son charme et qui maintenant s'accroche à nous, comme le lierre s'attache pour toujours à la muraille où il meurt.

Ses relations professionnelles n'étaient pas les seules racines de Louis à Ernage où il était bien rare que, le dimanche, après être passé saluer sa maman où il laissait sa voiture, il ne fût pas l'un des spectateurs acharnés de telle ou telle lutte de balle pelote.

Mais, je reviens à mes souvenirs. O, sans aucun doute n'ont-ils rien de plus particulier ou de plus sensationnel que les exploits dont sont capables aujourd'hui nos garçons qui, chaque jour qui passe, rassemblent ces souvenirs, les leurs, qu'à leur tour, dans cinquante ans, ils raconteront à leurs petits enfants.

ATTENTION ! IMPORTANT !**LES PAGES DETACHEES VOUS CONCERNENT.****voir aussi page 13****LE 24 AVRIL ? → → → → → → → → →**

Tandis que les pauvres restes de Louis venaient d'être déposés dans la tombe sur laquelle nous viendrons nous pencher et nous recueillir, tandis qu'à leur pied tombait, plein d'affection, de regrets mais aussi d'espérance, mon petit brin de mimosa, je me suis rappelé ces mêmes heures sombres qui suivirent la mort de mon frère.

Ensemble, Louis et moi étions allés saluer les restes de Robert à Cortil où il était marié. En chemin, nous avions évoqué ces souvenirs lointains qui maintenant me heurtent douloureusement le coeur et les tempes, tel ce trait significatif du bon petit diable qu'était mon frère que nos voisins avaient d'ailleurs appelé tout simplement "Robert le diable".

"T'en souviens -tu" me disait Louis. "Lorsque, petit gosse, j'étais malade, dans l'impossibilité de me rendre en classe, je guettais, à midi et à quatre heures, derrière la fenêtre de la cuisine, votre retour de l'école. Arrivé devant la maison, Robert qui était de huit mois mon aîné, gravissait la cour jusqu'à la fenêtre de la cuisine devant laquelle il se plantait. Là, il se mettait à faire, plus invraisemblables les unes que les autres, des grimaces dont je m'amusais énormément, riant aux éclats. Ce manège durait au moins un quart d'heure jusqu'à ce que maman, sur le seuil de la porte dit à Robert: "Allez, m'gamin, il est temps que tu rentres à la maison, ta maman va s'inquiéter". Et Robert, le plus naturellement du monde, de s'en retourner, car table au dos, mains dans les poches. A travers le carreau, hurlant de chagrin et tout en larmes, je l'observais le plus loin que je pouvais jusqu'à ce qu'il se dérobât à mon regard. Maman et ma grand-mère éprouvaient toutes les peines du monde à me consoler, me promettant que Robert reviendrait le lendemain. Le lendemain, en effet, le jeu recommençait."

Plus jeune, Robert fréquentait l'école gardienne de Mademoiselle BOSMAN, lorsqu'un jour, dans le courant de l'après-midi, maman le vit rentrer à la maison portant à une jambe un bas différent de celui de l'autre jambe.

C'était un jour gris et pluvieux de fin d'automne. Pour protéger du froid mon petit frère, maman, au-dessus d'une première paire de bas, lui en avait enfilé une seconde paire de teinte différente.

Arrivé à l'école cette après-midi là à une heure tardive, Robert avait expliqué à mademoiselle qu'il était allé se promener dans les "pachis" de la ferme Mathy (Vandeputte). Il s'était embourbé dans une ornière et était arrivé à l'école un pied trempé et couvert de boue. Mademoiselle BOSMAN n'avait eu de ressource que de retirer du pied boueux les deux bas mouillés et d'enfiler à ce pied l'un des deux bas restés secs à l'autre pied, puis de renvoyer Robert à la maison.

Si turbulent ou si bohème pouvait être mon petit frère, tout aussi bien faisait-il preuve, en maintes occasions, d'une docilité exemplaire en classe, lorsque, par exemple, il fut question de mémoriser un petit poème que mademoiselle avait appris aux enfants et que Robert, le jour-même, s'était empressé de réciter à la maison; le voici textuellement, sans aucune faute de frappe:

"J'ai vu des enfants de CHIME
Jaunes comme de petits CARANIS
Mais, les enfants de la BERGIQUE
Sont vraiment les plus gentils".

Une autre fois, Robert nous rapporta l'histoire que Mademoiselle avait racontée en classe et selon laquelle CAIEN avait tué son frère ADELE.

Marraine Césarie, nonobstant ses multiples séjours, au temps de sa jeunesse, dans les fermes des alentours, dont elle avait conservé la verdeur du langage des valets, avait l'esprit très alerte et savait s'en servir à bon escient.

En entendant Robert, elle avait formulé une remarque d'une opportunité désopilante mais qui ne convenait pas à de jeunes oreilles. Plus tard, lorsque nous grandîmes, papa l'évoquait parfois et, chaque fois, tous ceux qui l'entendaient partaient d'un éclat de rire contagieux dont, plus d'une fois, du fond de sa tombe, ma grand'mère dut entendre les échos en souriant.

Il arrivait aussi à Robert de faire l'école buissonnière.

Emile CHAMPAGNE, père de Max et grand-père d'Etienne, était agriculteur; il habitait rue Cals, la maison occupée actuellement par Hervé ROLIN. Comme les cultivateurs de l'époque, il élevait des cochons et il arrivait qu'une truie se prêlassât avec ses petits dans le pré qui fait l'angle de la rue Cals et de la rue de l'Europe. Depuis, des peupliers y ont poussé.

Max racontait un jour à papa avoir observé, pendant plus d'une heure, notre petit Robert agrippé aux fils de la clôture, gesticulant et riant aux éclats à se régaler du jeu capricieux des bébés cochons autour de maman truie.

Par contre, Robert ne manifestait pas toujours autant de sympathie vis-à-vis des animaux, encore que vraisemblablement l'histoire qui suit est antérieure à celle des petits cochons.

Papa, aussi agriculteur, élevait un peu de bétail. Lorsqu'un veau était trop petit pour être mis au pâturage, il restait aux petits soins à l'étable. Or, donc, un jour, c'était l'été, papa qui faisait la sieste fut éveillé par un remue-ménage inhabituel dans l'étable attenante à la maison. Un petit veau ne cessait d'y beugler. Tandis qu'il se précipitait sur les lieux, quelle ne fut pas la surprise de papa d'y trouver Robert qui, armé d'un gourdin, martyrisait en veux-tu, en voilà, le petit animal. "Que fais-tu là, méchant gamin" lui dit mon père, en donnant une fessée à Robert et celui-ci de répondre: "C'est pas moi, c'est lui; il me fait des grimaces".

Enfant, je n'avais pas grand appétit, à l'opposé de Robert, solide petit bonhomme, aux pommettes rouges de santé et qui ne rechignait jamais à table. Le soir surtout, marraine Césarie, ma grand'mère paternelle, éprouvait grand' peine à me faire avaler quelque nourriture.

Robert, par contre, qui m'a longtemps appelé "Tiwère" (petit frère) lorsqu'il avait vidé le contenu de son assiette, me regardait en coin en me disant: "T'as plus faim 'ti wère", donne, je vais le manger" et il s'emparait de mon assiette. "Mais, m'gamin, tu vas être malade" lui disait marraine Césarie et Robert de répondre: "Peut-être pendant la nuit" ce qui arrivait de temps en temps.

Lorsque j'eus l'âge de raison, St Nicolas qui ne m'avait pas encore révélé son identité réelle, m'apporta un splendide petit vélo rouge. Robert hérita, dès lors, de la non moins magnifique trotinette à pneus gonflables que j'avais reçue plus tôt. Avec Robert, la pauvre trotinette connut son maître. Elle tint cependant suffisamment le coup pour que mon frère, du moins dans les premiers temps, s'en servit pour se rendre à la grande école.

Pendant les heures de classe, il déposait la trotinette dans la remise à couleurs, toute proche, de l'oncle Constantin Brabant, peintre de sa profession, le grand père de Valèse. Nous éprouvions beaucoup de plaisir à voir Robert se propulser à l'aide de sa trotinette, tant il avait de dextérité dans cet exercice et notamment à faire mouliner la jambe gauche.

Un jour, maman l'aperçut sur la rue revenant de l'école à une heure incongrue et poussant sa trotinette plus prestement qu'à l'habitude, à supposer que cela fût possible.

Les joues écarlates, il remonta notre cour à toute vitesse. Maman s'aperçut alors que dégoulinait le long des jambes de mon frère une matière brunâtre que, ni le pauvre Robert, ni sa petite culotte, n'avaient pu retenir. Il n'avait même pas eu le temps de prévenir Monsieur le Maître Louis mais, le plus obstrué des nez enrhumés eût pu le suivre sans peine à la trace.

Pauvre Robert, m'en voudrait-il d'avoir raconté cette histoire ? Je ne le pense pas tant il était jovial. Je crois plutôt qu'il s'en serait follement amusé.

Il alla de soi que, grandissant, Robert apprit à rouler sur mon petit vélo rouge jusqu'au jour où sa trotinette rendit l'âme définitivement. A partir de ce moment là, nos parents durent composer pour partager entre mon frère et moi l'usage du vélo. Un accident résolut momentanément le problème, mais ce fut, en fin de compte, au détriment du vélo.

Charles RENSON habitait rue Jean, la maison qu'il vendit par la suite à Raymond LOUIS qui l'habite toujours. Charles faisait le transport et, à cette fin, il possédait un camion sur lequel, bien souvent, à la fin de la journée, il nous laissait grimper, bande de gamins, pour faire un petit tour.

Moins de deux mois me séparaient de ma communion solennelle.

Ce soir-là, Charles RENSON, pour nous faire déguerpir du camion, avait saisi une longe avec laquelle il feignait plus de nous chasser qu'il ne cherchait en fait à nous atteindre.

J'étais resté le dernier et, tandis que j'en sautais pour éviter la longe, je restai accroché au camion par un pied, m'abattant lourdement sur le sol, le bras droit en avant.

Me relevant tant bien que mal, le bras fracturé, je m'encourus à toutes jambes à la maison.....

Ma fracture arrangeait bien mon frère à qui revint l'usage exclusif du vélo sur lequel je ne pouvais plus monter du fait du plâtrage de mon bras.

Mais, les plâtres ne durent pas. Vint le jour où je pus remonter sur mon vélo, ce qui déplut souverainement à Robert qui, m'apercevant et se précipitant sur moi pour m'en faire descendre, me fit tomber dangereusement sur le bras qui venait d'être déplâtré.

Papa avait assisté à la scène; de rage, il s'empara du vélo qu'il réduisit en un tas de ferraille en le précipitant à plusieurs reprises sur le sol.

Le dimanche qui suivit l'incident, parrain Théophile, notre grand-père paternel, ramenait de Bruxelles, pour Robert, un petit vélo neuf de la marque AJAX, je m'en souviens.

Pour Robert ? bien sûr ! mais, je dois avouer que papa avait déjà commandé pour moi aussi un vélo neuf, un grand celui-là, chez Adelson, marchand de vélos qui habitait au bout de la rue Emile Labarre, la maison adossée au talus du chemin de fer et habitée actuellement par Joseph ADAM.

Formule magique. Chacun y trouvait son compte. Robert et moi recevions tous deux un vélo tout neuf, tandis que grand-père et papa passaient l'éponge sur un conflit de générations que notre querelle de gosses avait provoqué.

Venant d'évoquer St Nicolas, je ne puis m'empêcher de penser aux grands-parents maternels de Louis: Clément BASSINE, mon parrain de baptême et marraine Flore, tante de maman. Ils avaient pour moi une grande affection, les largesses de St Nicolas qui m'apportait chez eux de magnifiques cadeaux en ont toujours témoigné.

5

Le 6 décembre, jour de St Nicolas, maman me conduisait chez parrain Clément et marraine Flore. Pour corser un peu l'événement, les hommes étant partis au travail, marraine Flore et Léonie, maman de Louis et cousine de maman, nous faisaient entrer d'abord à la cuisine qu'une décoction de feuilles d'eucalyptus parfumait délicieusement. Après l'échange de quelques propos entre les trois femmes, Louis et moi, émerveillés, passions les premiers à la salle à manger où St Nicolas, la nuit précédente, avait déposé un peu partout, sur la table, sur les fauteuils, les cadeaux qu'il nous destinait.

Je me rappelle notamment le jour où St Nicolas apporta à Louis un "cinéma". C'est ainsi que nous appelions à l'époque, le jouet tout de même assez sophistiqué avec lequel l'on projetait des chutes de films 35 mm. que l'on trouvait au rayon des jouets des grands magasins, notamment à l'occasion de la St Nicolas.

Certes, Robert et moi avions-nous déjà à la maison un "cinéma" mais, à partir du moment où Louis eut le sien, nous délaissions le nôtre, celui de notre cousin étant de loin plus perfectionné. Il l'était si bien que, ne pouvant être confié à des mains trop jeunes ou inexpérimentées, marraine Flore s'était approprié le service du "cinéma" et elle seule occupait les fonctions d'opératrice.

Parce qu'ils étaient plus beaux projetés sur l'appareil de Louis, Robert et moi apportions nos films à marraine Flore qui, au cours de l'hiver, organisait à la cuisine des séances de cinéma. Cousin Charles, papa de Louis, avait tendu sur un châssis un vieux drap de lit qu'une fois le soir venu, l'on posait contre la fenêtre de la cuisine. Du fond de celle-ci, marraine Flore actionnait la manivelle du "cinéma". Le ronronnement de la machinerie de l'appareil tenait lieu de sonorisation et même si, en cours de projection, il arrivait à Louis de s'écrier: "Marraine, tu tournes trop vite" ou "Marraine, tu tournes trop lentement", petits et grands nous amusions follement. Tourner à la manivelle du "cinéma" était un art au même titre que celui de jouer de l'orgue de barbarie. De la parfaite régularité de l'actionnement de la manivelle dépendait l'harmonie des mouvements qui apparaissaient sur l'écran.

Evidemment, à chaque séance de cinéma, nous revoyions toujours les mêmes films dont j'ai, pour la plupart, oublié les sujets. Deux cependant me reviennent à la mémoire parce qu'ils avaient notre préférence, l'un relatif à une course de voitures automobiles, l'autre montrant une course de chevaux. J'y pense, il devait y avoir aussi l'un ou l'autre Charlot.

Si les séances de cinéma chez marraine Flore restent vivantes en ma mémoire, elles ne sont pourtant que l'un des mille et un souvenirs qui me rattachent à cette maison que nous appelions tout aussi bien chez parrain Clément, chez Louis que chez cousine Léonie ou chez marraine Flore, tant Robert et moi y étions un peu considérés comme les enfants de la maison. C'est tellement vrai qu'aussi longtemps que moi-même d'abord, puis mon frère, n'eûmes pas l'âge de pouvoir aider nos parents agriculteurs surchargés de travail, nous passions le plus clair de nos vacances chez Louis plutôt qu'à la maison, cela étant vraisemblablement dû au fait que marraine Flore et cousine Léonie avaient mieux le temps de nous entourer, de s'occuper de nous.

Au bout du jardin se trouvait un pré. En été, nous nous amusions à y dresser l'une ou l'autre tente à l'aide de toiles d'emballage, de cordes et de grands batons que nous allions couper dans l'un ou l'autre talus. Lorsque la tente était dressée, nous nous y installions. Robert ayant apporté le petit phonographe qu'il avait reçu de St Nicolas et que l'on remontait aussi à la manivelle, nous écoutions "La mère Michèle", "Il pleut bergère", "Frère Jacques" ou autres ritournelles du même cru jusqu'à ce que, vers quatre heures, du fond du jardin, marraine Flore ou cousine Léonie nous appelât pour goûter. Goûters mémorables: le pain, le café, la confiture dont la saveur particulière nous flatait le palais dix fois mieux qu'à la maison.

Des souvenirs ?...J'y pense...Savez-vous qui était le fournisseur des "Frère Jacques", "Il pleut bergère", etc...etc...Devinez...!

6

Mes grands-parents Théophile et Césarie jouaient régulièrement aux cartes chez leurs voisins, les Brabant Gustave et Juliette. Ils jouaient pour de l'argent. Gustave gagnait le plus souvent et avec l'argent gagné, il rapportait de Bruxelles où il travaillait à la Caisse d'Epargne, "à la caisse" comme il disait, des disques pour le phonographe de Robert.

Nous avions grandi. Vint le jour où, au nombre des garçons de mon âge, en raison de mon intention de devenir prêtre plus tard (l'on me prédit alors que, plus tard, on m'appellerait le curé manqué) j'eus le privilège d'entreprendre des humanités au petit séminaire de Floreffe où je devins pensionnaire.

A cette époque, nous rentrions à la maison toutes les six ou sept semaines, c'est-à-dire pour les vacances ou pour les congés intermédiaires, par exemple de la Toussaint ou de la mi-carême. Les retours au séminaire, après ces vacances ou ces congés, étaient particulièrement pénibles, surtout pour les plus jeunes restés plus dépendants des tendresses maternelles.

Le jour de la rentrée, généralement, marraine Césarie qui portait ma lourde valise et Robert m'accompagnaient à la gare où je prenais le train de 17 heures.

Lorsque le train s'ébranlait, Robert entreprenait, sur le quai, une course folle à hauteur du compartiment où j'étais monté, et ce, jusqu'à ce qu'il ne fût plus de taille à soutenir la vitesse du convoi. Alors il s'arrêtait, me faisant, sans désemparer, de grands signes des deux bras.

Penché à la portière du compartiment, tandis que de grosses larmes me ravageaient le visage, je lui faisais signe "Au revoir" de la main. Et lorsque, point minuscule, sa silhouette s'estompait à l'horizon, je rentrais dans le compartiment, je m'y calais dans un coin et, pendant de longues minutes, j'y noyais mon chagrin.

Un jour, imperturbable, le train de la vie, au mépris de mon tourment, a poursuivi sa route, tandis que la silhouette de mon frère s'évanouissait à jamais dans les brumes infinies du temps qui passe et ne revient plus.

Adieu, "Ti wère".

Ma vie de pensionnaire avait modifié sensiblement, à mon détriment vis-à-vis de Robert et Louis, un état d'esprit qu'il m'est difficile de définir exactement. Sans m'en rendre compte de prime abord, je les avais distancés, j'avais doublé un cap dont, à l'âge de 8 ou 9 ans, ils étaient encore éloignés.

Il n'empêche qu'ils profitèrent de mon absence pour tenter leur première expérience d'"hommes" le jour où (en cachette) ils grillèrent leurs premières cigarettes.

J'ai raconté en d'autres circonstances le rôle important joué par le pont de la croix au cours des événements tragiques de mai 1940. C'est sous ce même pont qu'en haut du talus du chemin de fer mes deux lascars cachaient leur paquet de cigarettes à l'abri d'éventuelles intempéries.

A l'époque, si mes souvenirs sont bons, le demi jour de congé hebdomadaire était fixé au jeudi après-midi. Après déjeuner, puisque telle est l'appellation correcte du repas de midi, Robert et Louis se retrouvaient et prenaient ensemble la direction du pont de la croix où ils allaient fumer. Une fois terminée l'opération tabac pour laquelle le temps était judicieusement compté, ils s'empiffraient de friandises, de manière à ne pas être trahi par leur haleine une fois de retour à la maison. Trahis, ils le furent pourtant, par qui...par quoi...allez-y voir, mais, en tout cas en vertu de ce principe sans doute plus ou moins contesté, selon le cas, de nos jours: "Papa a raison".

Vint le 10 mai 1940. J'ai raconté, d'autre part, ce que furent pour nous les trois jours qui précédèrent notre évacuation, le 13 mai au soir. Le lecteur sait déjà, dès lors, que nos familles, celle de Louis, celle des Brabant, celle des Lanneau et la nôtre, évacuâmes sur le camion rouge qu'un chasseur ardennais mobilisé avait confié à Ernest Lanneau.

Ici intervient le quatrième larron: Marcel Lanneau qui, en 1940, était âgé de 13 ans. Il avait pris place à côté de nous sur le camion de sorte que Robert, Louis, Marcel et moi formions ce quatuor toujours aux aguets du moindre incident de route pour se distinguer.

Il faut dire que nous avions été sérieusement commotionnés par les quelques bombes allemandes tombées à Ernage le dimanche de la Pentecôte et que notre fuite, sans incident, sur le camion rouge, nous donnait cette impression toute relative de sécurité qui avait permis à nos jeunes nerfs de se relâcher complètement.

Or, le soir, à l'étape, tandis que nous logions la plupart du temps dans des granges, au milieu des rats ou dans des écuries de fermes qu'il nous est arrivé de devoir nettoyer pour y installer nos couchés de paille, nous faisions la connaissance d'autres réfugiés qui nous racontaient leurs malheurs. Il nous est ainsi arrivé plus d'une fois d'apprendre de certains que leur colonne ayant été mitraillée par l'un ou l'autre avions de chasse allemand, il y avait eu des morts et des blessés et à nous d'endurer le récit de scènes atroces vécues par ces malheureux.

Après de tels récits, nous étions certes moins enthousiastes pour repartir le lendemain matin mais, le temps s'écoulait sans incident, notre insouciance, voire notre insolence reprenaient: le dessus et les larrons se manifestaient.

D'un clin d'oeil concerté, nous nous mettions à quatre, en musant, à imiter le hululement répété d'une sirène, ce qui signifiait normalement le déclenchement d'une alerte aux avions. Ce signal mettait, sur le champ, tout le camion en émoi et notamment Gustave Brabant qui, pointant l'index vers le ciel, s'en prenait aux autres: "Choutez...choutez..." en français: "Ecoutez...écoutez...". Nous avions grand peine à nous contenir. Aucune avion ne se manifestant, notre camion poursuivait sa route jusqu'au jour où, notre jeu ayant été découvert, nous subîmes le blâme acerbe d'un Gustave outré.

Toujours au sujet de notre évacuation de mai 1940, je ne puis passer sous silence le fait suivant.

C'était le 14 mai, à la fin du deuxième jour.

Le premier soir, le lundi 13 mai donc, nous nous étions arrêtés à l'hôpital de Nivelles où nous avions passé la nuit. Le 14, au soir, nous étions arrivés à Bellegem où fonctionnait un centre d'accueil qui nous hébergea au rez-de-chaussée d'une vaste maison vide, où nous passâmes la nuit sur des paillasses à même le sol.

Une fois installés, nous avions remarqué un remue-ménage derrière la double porte qui nous séparait d'une pièce voisine. A un moment donné, cette double porte s'étant entr'ouverte sans que nous ne l'ayons remarqué, une main étrangère avait tenté prestement de se saisir du sac à main d'une dame de notre groupe; ce devait être, si je ne m'abuse, marraine Flore qui, par mesure de prudence, avait heureusement enroulé autour du bras la lanière de son sac et, de la sorte, avait conservé son bien. La double porte s'était brusquement refermée à clef.

L'incident étant clos, nous les gosses, insouciantes, nous endormîmes comme des loirs. Ce ne fut pas le cas des adultes qui, toujours à la merci d'une nouvelle tentative de vol, restèrent aux abois jusqu'à ce que, de guerre lasse, ils finissent par s'endormir.

Or, mon père, Charles, qui s'étant endormi d'un oeil, veillait de l'autre, avait remarqué en pleine nuit, nonobstant l'obscurité presque totale, une silhouette qui se tenait debout au milieu de la pièce que nous occupions.

(suite page 10)

LE 24 AVRIL

Epinglez, dès à présent, dans votre agenda la date du vendredi 24 avril et tâchez de vous rendre libre ce jour-là à la soirée. Si vous êtes des nôtres, un très beau spectacle vous sera offert et, de surcroît, votre sagacité sera mise à l'épreuve de façon très amusante.

Vous en saurez davantage en lisant le prochain R.NA.JOIE n° 134.

ERNAGE ANIMATION

REVE OU REALITE

La prochaine fois que, te dirigeant d'est en ouest, vers la place et le pont Pierard, tu passeras en face des propriétés de Franz Labarre, de Jean-Pierre Stals et de Michel Evrard à ta gauche, jette, à droite, au-delà du ruisseau, avant d'apercevoir la maison de Robert Marchal, notre bourgmestre, un coup d'oeil sur cet espace qu'hélas l'on ne peut plus appeler du terrain mais, qui n'est plus, de nos jours, qu'un fourré impénétrable envahi davantage d'année en année par les broussailles et les orties.

Si tu ne tardes pas trop, tu y verras, à la fin de cet hiver, l'enchevêtrement indescriptible de la végétation sauvage morte mais qui, dès le retour des beaux jours, reprend rapidement le dessus et n'offre plus à ta curiosité que la muraille infranchissable de ses ronces et de ses épinés.

Ton coup d'oeil perspicace te fera ainsi découvrir l'état pitoyable du ruisseau dévitalisé par la pollution et dont les berges mal aménagées s'effondrent progressivement, entraînant dans leur dégradation la chute des saules plus que centenaires à qui, de surcroît, le poids des ans fait courber dangereusement l'échine.

Figure toi que, dans la brochure éditée par la ville de Gembloux, relative à l'environnement et à l'aménagement du territoire et plus précisément dans l'avant-projet de schéma directeur, la "forêt vierge insalubre" dont je t'entretiens se situe en "zone A, composant de grande valeur à préserver et à améliorer".

Je ne te ferai pas le détail de mon dossier transmis, pour cause, au service de l'environnement de la ville de Gembloux; ce n'est pas mon propos. Je veux seulement que tu saches le but final de mes cogitations, à savoir : l'aménagement de l'espace dont je viens de t'entretenir, en un étang non pollué c'est-à-dire non contaminé par les eaux impures du ruisseau, lequel ruisseau j'isolerais, par exemple, dans une canalisation couverte du type ovoïde.

Un étang aux eaux claires, alimenté par les sources vives qu'il y a là, un étang agrémenté d'un chemin de ronde bordé à l'ouest et au nord-ouest par les arbres superbes qui y sont déjà, à l'est et au sud par des plantations neuves aux espèces de choix.

Il y aurait, tout autour, des bancs où venir se reposer, se détendre, bercé par le chant des oiseaux.

Dans l'étang, il y aurait du poisson pour les pêcheurs et, sur ses eaux calmes, l'une ou l'autre barque inviterait le poète en herbe, à s'inspirer, ô bien modestement, certes, de Lamartine et de son "Iac".

Tu rêves Franz, m'a fait observer quelqu'un qui a bien les deux pieds sur terre. Mais, un autre m'a dit aussi : "si vous ne formulez pas vos idées, vos suggestions, personne ne pourra en tenir compte et, le jour de la réalisation de quelque projet à l'encontre de vos souhaits, il sera trop tard pour vous plaindre".

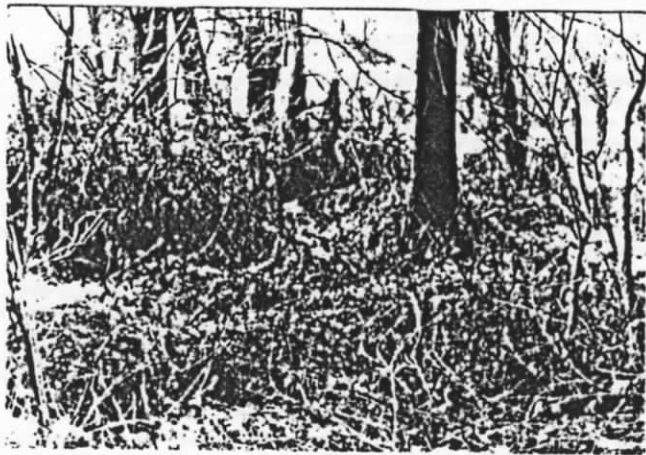
O, bien sûr, tant d'obstacles et non des moindres, dont l'état des finances de la commune, s'opposent à la réalisation de mon projet. Mais "mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose" disait, je pense, celui qui eut pour nom Voltaire. Peut-être, un jour, mes arrières petits enfants, récoltant le fruit mûr de mon infime graine, viendront-ils se rafraîchir aux eaux vives de "mon étang".

Je me rappelle ce que bien souvent mon père disait au sujet de l'aboutissement au pont Piérard, de l'extrémité de la rue de la 1ère division marocaine, à l'ouest de la voie ferrée. Il y a plus d'un demi-siècle l'on parlait déjà de cet évitement de l'ancien passage à niveau. Décédé en 1971 mon père n'en connut pas la réalisation, alors qu'il en avait tant parlé.

Quoi qu'il en soit, j'aimais t'informer de "mon étang" parce qu'il est possible qu'on te demande un jour ce que tu en penses; laisse-moi croire que ton avis sera favorable.

Et si tu veux en savoir davantage sur le détail, viens me voir, on en discutera.

Franz Labarre



le fourré impénétrable de broussailles et orties

PAR SYMPATHIE

ARLEQUIN

S'étant levé lestement, il s'était précipité sur la silhouette en question et, en un tour de bras, l'avait plaqué au sol. "Mon Dieu, Châles, qu'est-ce qui t'fait là!" s'était écrié cousine Léonie qui, étant donné les invectives de papa l'avait reconnu à la voix.

Mon père, plus furieux de sa méprise que navré d'avoir fauché Léonie, l'avait interpellée sans la ménager, ce à quoi elle avait répondu: "Ah! me d'je veille ça". "Ah! moi je veille, ça!"

Que de fois, depuis, nous avons évoqué cet incident nous en amusant beaucoup.

Lorsque, début août 1940, nous rentrâmes d'évacuation, trois mois donc après les durs combats qui s'y étaient livrés, le village, bien que beaucoup de ses plaies eussent déjà été pansées, présentait encore le spectacle de la désolation, notamment équipements et matériel français assez importants gisaient encore çà et là.

A l'insu de nous tous, Robert avait récupéré, je ne sais où, trois caissettes dont chacune contenait 200 balles de revolver ou pistolet de calibre 7,65. Il les avait dissimulées au grenier où elles restèrent cachées pendant toute la durée de la guerre.

Lorsque vint la libération, les langues se déliant, le plus fortuit des hasards assurément, qui donc eût osé en douter, fit que Robert apprit que le cousin Louis avait discrètement mis la main sur le revolver 7,65 de son grand-père, parrain Clément et que, réciproquement Louis savait que mon frère détenait un nombre important de balles compatibles avec l'objet qu'il avait subrepticement déniché.

Je fus mis au courant; il y avait normalement plus dans trois têtes que dans deux, d'où les conciliabules indispensables à la mise au point de la tactique relative à l'utilisation de notre matériel prohibé.

Nous confectionnâmes une cible et choisîmes, pour nos exercices de tir, l'endroit désert qu'était exactement, à l'époque, rue de Noirmont, le talus où furent creusées, plus tard, les fondations de la maison de René Destain, à proximité de l'actuel terrain de football.

Bien que fussent rares les balles que nous parvinâmes à loger dans la cible, nos séances de tir n'en étaient pas moins grisantes, dans la mesure où nous éprouvions la sensation forte de mordre à pleines dents au fruit défendu et le vertige que provoque le goût du risque chez des jeunes de 17 ou 20 ans.

De surcroît, lorsque nous nous rendions l'un chez l'autre, soit que Louis vint à la maison ou que Robert et moi passions chez lui, nous éprouvions l'irrésistible besoin et un malin plaisir à fanfaronner en présence de nos parents nous entretenant de nos exploits par mots entre-coupés ou en quelques mots de néerlandais, langue que notre entourage n'avait pas eu la chance d'apprendre à l'école et qui lui était, dès lors, inintelligible.

C'est ainsi que lorsque nous nous retrouvions en présence de nos familles, nous avons adopté le pseudo-mot de passe suivant: "WANNEER PIT...PIT...?" - Quand allons-nous tirer ?

Tout compte fait, nous courrions le double risque, et de faire découvrir notre jeu par quelque imprudence de langage, et de provoquer, beaucoup plus grave, comme fort heureusement cela ne se produisit pas, ainsi que nous le verrons plus loin, quelque accident étant donné notre inconscient mépris de la prudence la plus élémentaire lors de nos exercices de tir.

Si l'endroit que nous avions choisi pour tirer nous abritait des regards indiscrets, les détonations de l'arme, par contre, eussent permis à quiconque de déceler rapidement notre retraite.

Il semble qu'un autre élément mit le feu aux poudres pour employer un jeu de mots qui fera peut-être sourire aujourd'hui.

En effet, après l'une de nos séances d'entraînement, Louis Denis (il va sûrement s'en souvenir et peut-être maintenant sourire) avait raconté que des imbéciles étaient venus tirer à proximité du champ où il travaillait avec les chevaux et que les balles lui sifflaient aux oreilles.

De qui parrain Clément apprit que Robert, Louis et moi étions les auteurs des faits, nous ne nous sommes jamais donné la peine de chercher à la savoir, la dimension du blâme qu'il nous infligea nous ayant singulièrement "refroidis".

Moi qui, à la veille de mes vingt ans, étais le plus âgé des trois, je crois encore entendre parrain Clément me sermonner: "Et t'maime, grand nigaud, te n'vaux né mia, t'n'es né pe malé. Au pe vl, au pe biesse", ce qui en français donne: "Et toi, grand nigaud, tu ne vaux pas mieux, tu n'es pas plus malin; au plus vieux, au plus bête!".

Du revolver, nous n'entendîmes plus jamais parler ni ne sûmes ce qu'il devint.

Cet événement ne fut pas le dernier de notre commune jeunesse, même si, durant la guerre, nos études avaient pris des orientations diverses, même si, au cours des vacances, Robert et moi étions séparés de Louis en raison de notre aide, à la maison, aux travaux les plus divers qui ne manquaient pas, vu la nature des activités professionnelles de nos parents.

Les occasions ne nous manquaient cependant pas de nous réunir, telle celle-ci qu'il m'est difficile de situer dans le temps mais qui, en tout état de cause, se rattache à l'époque où, à la fin de la guerre, le service du sacristain chante-organiste n'était pas assuré à l'église.

Nous chantions au jubé à la plus grande joie du curé Wauthy qui comptait sur nous. C'est ainsi qu'il nous arrivait de nous retrouver à trois à l'occasion du "salut" qui, deux fois la semaine, avait lieu, le soir à l'église, au mois de mai, le mois de Marie.

Nous connaissions certes par coeur tous les hymnes latins de circonstance ainsi que les cantiques chantés en français à la fin d'un salut ou des vêpres qui avaient lieu le dimanche après-midi.

Ces chants nous étaient si familiers que nous avions mis au point une deuxième voix du plus bel effet vu que nous chantions "a capella".

Robert fut le premier à "entrer dans la vie" ayant été engagé, sitôt après la guerre, à la Société Générale de Banque à Bruxelles, où il resta jusqu'à sa mort.

Le dernier acte de ces souvenirs communs de jeunesse devait nous échoir à Louis et à moi-même lorsque, après l'abbé Legrain qui le fit à titre temporaire, l'abbé Renson succéda à titre officiel au curé Wauthy.

Le curé Renson, à la suite de la restauration du presbytère, peu après son arrivée à Ernage, mit à jour, au grenier du dit presbytère, le crucifix du 13^e siècle qui, resté jusqu'en 1914 au chevet de l'église, en fut enlevé vu sa détérioration, par le conseil de la fabrique d'église.

Je serais bien en peine d'affirmer à qui revint l'initiative, et de suspendre le crucifix au chevet de l'église, après restauration sommaire, et de l'y amener, porté par des jeunes gens, en procession nocturne dans les rues du village.

Je pense qu'après consultation du conseil de fabrique d'église de l'époque, toutes ces décisions revinrent au curé Renson qui, pour la circonstance, s'était assuré, d'une part, les services d'une troupe de scouts de la capitale et, d'autre part, nous avait demandé à Louis et à moi-même si nous pouvions assurer la fabrication de torches et surtout, vu les difficultés d'approvisionnement toujours de rigueur, si nous pouvions prévoir l'acquisition du combustible dont imbibber les torches.

La fourniture du gazoil fut rapidement assurée par cousin Charles, papa de Louis, grâce à ses occupations aux usines Melotte à Gembloux, après quoi Louis et moi entreprîmes la confection de plusieurs dizaines de torches à l'aide de bâtons au bout desquels nous enroulions des chiffons en les serrant très fort au moyen de fil de fer.

La veille de la cérémonie d'intronisation du crucifix au chevet de l'église, nous mîmes les torches à tremper dans le gazoil.

La procession nocturne fut un spectacle grandiose grâce aux torches qui, allumées au départ de l'église, brûlaient encore, après le tour du village, lors de la mise en place du crucifix.

Les scouts bruxellois avaient filmé la cérémonie, mais ils ne tinrent pas leur promesse de venir nous montrer le film.

Tandis que nos torches s'éteignaient, prenait fin cette étape de notre vie qu'on appelle l'enfance puis l'adolescence, page sur laquelle, plus tard, on se penche avec beaucoup de tendresse.

A mon tour, comme Robert l'avait fait, j'entrai dans la vie tandis que Louis poursuivait ses études d'ingénieur à l'Université du Travail à Charleroi.

Et puis, sans que rien ou quiconque eût pu y faire quoi que ce fût, notre vie affective était en pleine mutation et c'était irréversible. Nos Roméos s'étaient mis en tête de partir à la conquête de leur Juliette et, sans que nous nous en rendions compte, déjà ils posaient les jalons d'autres enfances qui ne seraient plus la nôtre.

Tandis que Robert et moi étions passés dans l'anonymat des grandes administrations, l'un à la banque, l'autre aux assurances sociales des travailleurs indépendants, Louis acquit à l'Université du Travail à Charleroi, le diplôme d'ingénieur industriel. Cette qualification dans la vie professionnelle, lui ouvrait l'accès à des responsabilités importantes chez l'un ou l'autre employeur. Elle devait, en dernier ressort, l'aider considérablement dans la carrière indépendante d'assureur conseil, grâce à une ouverture d'esprit exceptionnelle acquise aux études supérieures.

Mais, le trait le plus significatif de la valeur réelle de Louis se rattache à l'événement suivant.

Louis, dans le cadre des officiers de réserve, était commandant du génie spécialisé en N.B.C. (nucléaire - bactériologie - chimie). A ce titre, il participa, en 1973, aux grandes manœuvres des forces de l'intérieur; il avait la charge de la cellule N.B.C. de la province de Namur.

Or, il avait remarqué, au cours de l'exercice, et ce, à deux reprises, des erreurs réelles d'interprétation de la situation, dans les renseignements fournis par l'Etat Major Général de l'Intérieur à Bruxelles.

S'en étant inquiété, il avait, non seulement, pour l'exécution de sa propre mission, corrigé les informations reçues mais, il avait signalé à l'Etat Major, les erreurs relevées.

A l'issue de la manœuvre, il fut félicité pour sa clairvoyance par le général Breckx en personne et il fut cité à l'ordre du jour.

Cher Robert, Cher Louis,

La grande faucheuse, comme l'appelle Pierre Porthault dans son livre: "L'armée du sacrifice" a brisé les liens temporels qu'une enfance et une jeunesse dorées avaient tissés entre nous.

Parmi les facultés extraordinaires de l'esprit par lequel Le Créateur nous distingue de toutes les espèces de sa création me reste, petite flamme ardente au milieu d'un univers tourmenté, l'espérance de vous revoir un jour dans la vie et la lumière éternelles que nous chantions ensemble au "salut", alors que nous avions 20 ans.

Parmi ces facultés de l'esprit me reste enfin votre souvenir. Il me fait penser à ces quelques vers qu'un jour, par hasard, je découvris sur une carte illustrée mais dont j'ai oublié le nom de l'auteur.

"Le souvenir, présent céleste,
Ombre des biens que l'on n'a plus,
est toujours un plaisir qui reste
après tous ceux qu'on a perdus".

Franz LABARRE.

POUR VIVRE MIEUX

Le 26 février, le Service de l'Environnement et de l'Aménagement du Territoire de la Ville de Gembloux, en collaboration avec le Foyer Culturel, a tenu une réunion dans l'église d'Ernage. Cette réunion importante qui faisait suite à celle qui s'était tenue le 12 juin 86, avait pour but d'exposer les options de développement et d'aménagement d'Ernage en tenant compte des résultats d'une enquête et des avis émis le 12 juin 86.

A l'issue de la réunion du 26 février 87, un formulaire fut remis aux trop rares personnes qui étaient présentes, avec prière de le renvoyer au service communal de l'Environnement.

Etant donné le nombre restreint de participants, Ernage Animation a décidé de refaire une nouvelle réunion, le jeudi 23 avril dans les locaux du Rapid Ernageois, afin de repasser le montage TV sur Ernage, réalisé par TV ZOOM et de discuter ensemble de ce projet.

S'il ne vous est pas possible d'assister à cette réunion, nous avons joint à l'R.NA.JOIE un questionnaire par lequel vous pouvez faire connaître vos opinions.

Ernage Animation

Questions d'ordre général

	OUI	NON	SANS AVIS
1) Savez-vous ce qu'est un "plan de secteur" ?	O	O	O
2) Avant de créer de nouveaux lotissements, faut-il densifier les lotissements existants afin d'empêcher la prolifération des constructions en dehors du noyau bâti actuel ?	O	O	O
3) Les transports en commun sont-ils suffisants ?	O	O	O
4) Existe-t-il un manque d'espace de jeux pour les enfants ?	O	O	O
Si oui, que proposez-vous ?			
1° -----			
2° -----			
3° -----			
5) Existe-t-il un manque d'infrastructures sportives ?	O	O	O
Si oui, que proposez-vous ?			
1° -----			
2° -----			
3° -----			
6) Existe-t-il un manque de mobilier collectif (bancs, poubelles, téléphone, abris de bus, containers pour déchets, fossés de versage, ...) ?	O	O	O
Si oui, lequel ? -----			
A quel endroit ? -----			
Aménagements connexes ? -----			

7) Vous sentez-vous concerné par le développement touristique de la région ?	O	O	O
Si oui, que proposez-vous pour créer un attrait touristique ? -----			

Environnement - embellissement

	OUI	NON	SANS AVIS
1) Le réseau d'égouttage est-il suffisant ?	O	O	O
Si non, quels sont les quartiers à aménager ? ----- -----			
2) Pour aménager le ru d'Ernage, il faut :			
- stabiliser les berges	O	O	O
- canaliser	O	O	O
- curer	O	O	O
- empêcher les déversements polluants	O	O	O
3) Pensez-vous qu'il existe des problèmes ponc- tuels d'environnement ?	O	O	O
Si oui, lesquels ? ----- ----- -----			
4) Doit-on créer des réserves naturelles ?	O	O	O
5) Suggestions d'embellissement du cadre ? ----- ----- -----	O	O	O
- cables électriques			
- haies naturelles			
- ...			

Voiries

	OUI	NON	SANS AVIS
1) Faut-il améliorer les relations (voiries) ?	0	0	0
- entre le centre d'Ernage, Gembloux et les villages voisins :			
* Ernage - Gembloux (accès au niveau du Relais de l'abbaye)	0	0	0
* Ernage - Gembloux (accès par la ferme rose)	0	0	0
* Ernage - Cortil	0	0	0
* Ernage - Perbais	0	0	0
- entre les quartiers du village entre eux ?	0	0	0
Si oui, lesquelles ? ----- ----- -----			
2) Faut-il établir des relations de priorité entre les routes de remembrement et les chemins communaux ?	0	0	0
3) Faut-il maintenir ou réouvrir les anciens sentiers pètonniers et chemins communaux qui sillonnent le village ?	0	0	0
4) Pour marquer la séparation entre la voirie et le devant de porte, vous souhaitez :			
- un simple filet d'eau (sans bordure)	0	0	0
- un trottoir en pierraille	0	0	0
- un trottoir pavé	0	0	0
5) Le déplacement en vélo est-il aisé ?	0	0	0

Sécurité

- | | OUI | NON | SANS AVIS |
|--|-----|-----|-----------|
| 1) La signalisation routière est-elle suffisante ? | O | O | O |
| Si non, quels sont à votre avis les panneaux manquants ? -----

----- | | | |
| 2) Pour améliorer la sécurité sur la voirie du village, il faut : | | | |
| - placer des ralentisseurs de vitesse à l'entrée et dans le village ? | O | O | O |
| - placer des signaux de limitations de vitesse ? | O | O | O |
| - placer des signaux tricolores ? | O | O | O |
| - améliorer la sécurité à la sortie de la salle Concorde ? | O | O | O |
| - réparer les trottoirs sur les voies à grand trafic (rue E. Labarre, rue E. Delvaux...) ? | O | O | O |
| - entretenir les accotements ? | O | O | O |
| - autres suggestions ? | O | O | O |
| Si oui, lesquelles ? | | | |
| 1° ----- | | | |
| 2° ----- | | | |
| 3) Les chemins sont-ils suffisamment éclairés ? | O | O | O |

<u>A COMPLETER :</u>	
NOMS	: -----
PRENOM	: -----
ADRESSE	: -----
SIGNATURE	: -----
A retourner dans le plus bref délai à une des adresses suivantes :	
F. LABARRE 37, rue C. Cals	D. XANTHOULIS 17, rue E. Delvaux
A. VITLOX 26, rue de Noirmont	F. DEHOUX rue Balza